Document generated on 07/18/2025 1:33 a.m.

Dalhousie French Studies
Revue d'études littéraires du Canada atlantique

Dalhousie French Studies
revue d'études littéraires du Canada atlantique

Espace confiné et imaginaire littéraire : le journal intime d'écrivain en temps de crise

Corina Sandu

Number 122, 2022

L'espace à travers l'imaginaire littéraire

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1101620ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1101620ar

See table of contents

Publisher(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (print)
2562-8704 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Sandu, C. (2022). Espace confiné et imaginaire littéraire : le journal intime d'écrivain en temps de crise. *Dalhousie French Studies*, (122), 41–50. https://doi.org/10.7202/1101620ar

Article abstract

This article examines a contemporary illustration of the journal d 'écrivain en temps de crise (writers' diaries in times of crisis) through a series of articles published online in the magazine Télérama at the beginning of the Covid-19 pandemic and entitled: Journal de confinement [Lockdown Diary] (March 23–April 10, 2020). In my analysis, I address writing strategies and topics specific to this particular form of diary: the pathos of sadness; the authors' status as connaisseurs and observers; writing shaped by a proliferation of flashbacks and cultural references; the topos of a daily life viewed as a spectacle; a new perspective on the time-space relation, one where temporality becomes subservient to spatiality (since the diarists concentrate essentially upon intimate space). Textual analysis of the corpus shows a significant change in what is considered as a primary factor leading to the writing of a journal: the legitimate will for isolation articulated by lonely, "rétractile" writers. As proven by the authors of the Télérama articles, in times of crisis a writer's diary testifies to the authors' will to expand their perspectives, and their acute, conscious perceptions of the surrounding space.

All Rights Reserved © Dalhousie French Studies, 2023

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Espace confiné et imaginaire littéraire : le journal intime d'écrivain en temps de crise

Corina Sandu

Au début de la pandémie de Covid-19, pendant le premier confinement du printemps 2020, le magazine *Télérama* publiait sur son site web une série d'articles réunis sous le titre *Journal de confinement*, proposant du 23 mars au 10 avril un « journal à plusieurs mains », la chronique d'un jour de confinement des onze écrivain.e.s devenus diaristes pour l'occasion[1]. Dans les pages qui suivent, nous nous proposons de définir le genre du journal intime d'écrivain en temps de crise illustré par le corpus de textes écrits par des écrivain.e.s français.e.s en 2020, en situation de pandémie et confinement. Dans notre analyse, le concept d'espace est l'élément fondamental qui l'emporte sur la dimension temporelle pour ce qui est de son impact sur la conscience créatrice des diaristes. Nous y discuterons également la rhétorique discursive des journaux de confinement qui, se donnant tout d'abord comme des journaux d'écrivain, se trouvent implicitement dans un rapport privilégié avec l'imaginaire littéraire, dans le sens qu'ils sont « plus à même d'accorder de l'importance à la fonction esthétique de leur écriture » (Lis 125).

I. Le journal intime d'écrivain en temps de crise : définition, corpus

L'imaginaire littéraire façonne l'écriture du journal intime[2], en lui imprimant des traits uniques qui décèlent « la mise à nu croissante de l'intimité du sujet » (Kunz 2). Encore problématique et toujours redéfini, le journal intime a suscité une multitude d'approches critiques ; pour les propos de notre étude de l'écriture intime abordée par les outils de l'analyse du discours, nous nous rapporterons à la définition de Roland Barthes :

> Le journal intime est un genre paradoxal : conçu comme l'exercice écrit de la subjectivité la plus pure, la plus libre, se refusant par nature à toutes les codifications de l'œuvre (fiction, construction, beau style), indifférent, pour ne pas dire rétif, à la publication (du moins à l'origine), c'est exactement dans son principe un *défi à la littérature.* (Barthes 806)

Quelques précisions s'imposent cependant, pour délimiter le corpus que nous analysons. Les énonciateurs qui s'expriment en diaristes dans les journaux de confinement publiés dans *Télérama* sont tous des écrivain.e.s (re)connues, dont les œuvres à succès sont rappelées dans le péritexte du journal, au début de chaque article. Ainsi, les chroniques de confiné.e.s débutent par une formule unique: « Dans ce journal à plusieurs mains, des écrivains nous offriront chaque jour la chronique de leur confinement… Aujourd'hui, [nom], [écrivain.e, auteur.e] de [titres]…. »

Nous avons donc affaire à un corpus de journaux intimes publiés dans des circonstances particulières : la crise de 2020, crise sanitaire, économique, sociétale, écologique, déclenchée par la pandémie de Covid-19. De manière générale le journal intime est défini par les théoriciens du genre comme un texte qui s'écarte des événements du dehors, appartenant à un sujet avec une « modalité de conscience de soi et des choses qui est contradictoire avec le Monde » (Marty 17). Or, le journal intime en temps de crise

1 Voir https://www.telerama.fr/tag/journal-du-confinement-a-plusieurs-mains pour les textes de notre corpus principal.

2 Tout en signalant le débat autour de l'adjectif « intime » ajouté au concept de « journal », nous choisissons de nous en servir ici en raison de sa capacité de désigner le genre d'écriture personnelle fragmentaire et aussi parce que ce syntagme permet d'éviter d'emblée le risque de confusion entre journal [*écriture sur soi*] et journal [*médias*]. Pour une discussion critique sur le genre du journal intime et le rôle du concept d'« intime », voir les articles et ouvrages de D. Kunz, N. Hénaff et J. Lecarme.

devient intrinsèquement dépendant des événements du dehors, dépasse « l'expérience d'un mode de conscience de lui-même solitaire et impartageable » (Marty 12), pour s'ouvrir au « nous » de l'inclusion qui précède la voix de l'engagement et la parole collective :

> Bien sûr, ce n'était qu'une crise. Un soubresaut insignifiant. Les fourmis avaient la grippe. Et s'en inquiétaient. La fourmilière était menacée. Est-ce que sans lumière des gouffres s'ouvraient ? Pour nous engloutir ? Une faille sans formes ni contours. Et du coup, serions-nous encore nous ? Je ? Quelque chose ? (Ravalec, 26 mars)

Tout journal intime est le résultat d'une situation de crise, comme le souligne Bonnafont, quelle qu'en soit sa nature ; cependant, nous trouvons dans son ouvrage la meilleure justification du concept de crise capable de caractériser les textes de notre corpus, où ce mot est actualisé, en plus, dans son sens étymologique « qui est médical. La crise est l'instant périlleux et décisif d'une maladie, un jugement entre la vie et la mort » (Bonnafont 12). L'angoisse, le risque mortel qu'on court à sortir de chez soi rendent bien la situation de *crise* dans son acception étymologique, exprimée par les auteur.e.s confiné.e.s :

> Au plus fort de mon rêve, qui coïncide très probablement avec une apnée nocturne, je me réveille et, dans le noir, je reprends conscience de la ségrégation, du virus, de l'incertitude de ces semaines de terreur collective. (Pecoraro, 7 avril)

> Sans le bruit et l'odeur du métro. Sans la lumière des réverbères ! […] L'angoisse du noir. Qui savait encore ce qu'était la vie sans les lumières des réverbères. Sans lumières du tout une fois le soleil couché, les soirs sans lune et sans étoiles. […] Le monde devenait fantasmagorique. Peuplé d'ombres qui bougeaient comme des fantômes au moindre déplacement. (Ravalec, 26 mars)

> Nous n'en sommes qu'au début. 40 000 morts au moins, sûrement bien plus en fait […] Cela va durer des mois, se fondre un peu dans l'été, ressurgir cet automne – refrain macabre pour des années peut-être. (Message, 2 avril)

Les écrivain.e.s confiné.e.s adoptent le journal intime comme mode unique d'expression possible en ce temps de crise. Pour beaucoup de ces écrivains, la réalité qui se déploie sous leur regard s'avère plus incroyable et encore plus tragique que toute fiction qu'ils auraient pu imaginer. Comme conséquence, certains de ces diaristes-écrivain.e.s témoignent de leur bloquage scriptique :

> Quarante-cinq jours de solitude. Je devrais me réjouir, tenter de tirer quelques pages de cette expérience folle. Mais je n'arrive pas à penser ni à écrire. […] Je suis dans un état de sidération c'est-à-dire privée de mots, de sensations. Comme si j'avais reçu un coup de poing en plein visage et que j'essayais, lentement, de me relever. (Slimani, 18 mars)

Il est donc logique de s'interroger sur l'impact de la situation de crise sur l'acte d'écriture. Nous considérons que dans le journal d'écrivain en temps de crise, la portée du concept de « crise » va au-delà des traits de « situations de rupture, de désajustement ou de décalage [menant à] la prise d'écriture sous la forme d'un journal personnel ou de récits de soi » (Lahire 173). Dans ces écrits, « la crise » se traduit par la prise de parole dans une situation qui attend un dénouement ou une résolution imminente, elle implique aussi un rythme précipité des événements, le sentiment de vivre une séquence de transformations, la consommation de la réalité traduite par l'épuisement explicite de l'énonciateur :

> J'essaie d'écrire. Angoissée, déconcentrée. Je me dépense avec cet article un peu comme on fait un footing. (Darrieussecq, 19 mars)

> … c'est fascinant de voir l'évolution très rapide des consciences, des questionnements et des situations dès qu'on met les gens dans un environnement clos. (Gillet, 27 mars)
> Je voudrais sortir je devrais sortir je pourrais sortir, mais je n'y arrive pas, ça ne me dit rien, je ne suis pas tranquille, je n'ai qu'un masque, usagé en plus. Cette impression d'avoir une méduse sur le visage. (Pecoraro, 7 avril)

Sans les circonstances particulières du confinement, les diaristes du corpus réuni ici ne se seraient pas mis à ce genre d'écriture ou du moins ils n'auraient pas diffusé leurs textes par des plates-formes médiatiques de large visée. Ce choix particulier de la médiatisation des journaux d'écrivain en temps de crise implique, du côté de la réception de ces textes, une lecture qui focalise les particularités de l'écriture du moi et la volonté de porter témoignage. Autrement dit, les textes de notre corpus s'offrent à une « troisième lecture » (Ball 103) exigée par la nature de la grande crise historique. La volonté de ces diaristes de témoigner d'une humanité en crise, qui les pousse à tourner le regard vers le monde extérieur, justifie le concept de journal extime[3], que nous nous limiterons seulement à mentionner ici.

Les textes du corpus que nous discutons dans la présente analyse se présentent à l'attention du lecteur, dès leur première publication, comme des journaux à la fois intimes et collectifs d'un monde globalisé, contraint à la réclusion (Meslin). Nous étudions premièrement les articles de *Télérama* (23 mars-10 avril 2020), regroupés par la rédaction sous le titre *Chronique d'un confiné,* et répertoriés dans notre bibliographie. La cohésion de ces textes, manifestée par l'inscription dans une séquence chronologique, leur parution en réponse à une même commande éditoriale, leur format commun et leur continuité thématique nous autorisent à analyser ces pages de journal comme appartenant à un ouvrage collectif qui représente notre corpus principal. D'autres journaux de confinement s'y ajoutent, en corpus secondaire, pour confirmer les traits discutés ou bien pour élargir la perspective : les articles-entrées des journaux de confinement de Leïla Slimani *(Le Monde)* et de Marie Darrieussecq *(Le Point)* ; le journal de confinement d'une scientifique, Cynthia Fleury (*Télérama*) ; le podcast « Journal transnational et sonore par temps du corona » réunissant des témoignages venant de personnes confinées partout dans le monde.

Bien que son format numérique apparente le journal intime en temps de crise au blog intimiste écrit souvent à la suite d'une rupture personnelle, « souvent corollaire avec différentes phases de la vie » (Hénaff 28), le journal de confinement est, comme on l'a vu, tourné plutôt sur le monde que sur soi. Si Hénaff s'attache à définir de manière très pertinente le *wordblog*, le *weblog*, et deux types possibles de *blogging*[4], aucune définition ne caractérise fidèlement le genre du journal d'écrivain en temps de crise, paru dans la presse en ligne et illustré par les titres de notre corpus. Nous y voyons la preuve que les concepts de « crise », « écrivain/littérateur », « publication en ligne » sont autant de concepts définitoires d'une nouvelle forme de journal intime, dont l'émergence est reliée à l'époque de la pandémie de Covid-19 et dont la prolifération ne commence qu'à se faire connaitre.

L'ouverture des journaux de confinement de notre corpus au public large en raison de leur publication en ligne renforce un trait qu'on avait remarqué au sujet des journaux personnels d'écrivain sous l'Occupation : sous la pression de la crise, le moi devient unique en tant que concept qui associe les notions d'intime et de liberté : « Cette représentation du

---

3 La pertinence des qualifications de journaux *intimes* ou *extimes* appliquées aux textes de notre corpus mériterait bien l'espace de tout un article, surtout pour le potentiel du terme *extime* d'exprimer une caractéristique manifestée autant par les journaux intimes en temps de crise que par les journaux de la Shoah « tournés vers le monde extérieur » (Camarade 81) et aussi « les journaux de l'écrivain et de l'internet » (T. Obergöker 379).

4 La distinction réside dans les intentions de l'énonciateur (bloggeur), qui peut chercher à révéler son identité profonde, ou bien parler de ses pratiques quotidiennes (Hénaff 37-38).

moi, qui a lieu dans l'espace intime où s'écrit le journal, est pourtant en quelque sorte publique, destinée à un public » (Ball 105).

Les diaristes du corpus se présentent donc dans un espace virtuel, quasi-illimité, mais précédés par leur réputation, leur statut de personnalité publique, leur capital littéraire, des compétences scripturales attestées et une vision originale du monde ; la conception de leur journal aura lieu dans un espace confiné, leur acte d'écriture sur soi sera influencé par tous les facteurs ci-dessus, et se placera sous l'emprise de leur imaginaire littéraire. S'il est vrai que pour l'histoire littéraire, les courts journaux de confinement publiés dans la presse en ligne en 2020 se rangent plutôt du côté des journaux-satellites[5] en attendant la publication des monumentaux journaux d'écrivain en temps de Covid-19, nous nous attacherons à analyser ici les textes de notre corpus qui nous permettent confirmer le genre du journal de confinement contemporain.

II. Espace et imaginaire littéraire dans le journal de confinement

Au temps du coronavirus, isolés à domicile, dans une situation de *confinement* (mot que l'imaginaire littéraire exploite de manière rhétorique, ironique, poétique[6]), les diaristes littérateurs reprennent les actes habituels de repli sur soi, introspection, évasion par la fiction, qui leur avaient attiré l'appellation d'écrivains rétractiles[7] :

> J'aime la solitude et je suis casanière. Il m'arrive de passer des jours sans sortir de chez moi et quand je suis en pleine écriture d'un roman, je m'enferme pendant des heures d'affilée dans mon bureau. […] Le confinement ? Pour un écrivain, quelle aubaine ! Soyez certain que dans des centaines de chambres du monde entier s'écrivent des romans, des films, des livres pour enfants, des chansons sur la solitude et le manque des autres. (Slimani, 18 mars)

> … ma vie dans le fond n'a pas tellement changé depuis l'instauration du confinement. Je passe le plus clair de mes journées enfermé dans mon bureau (où j'ai la chance de me sentir bien) … (Reinhardt, 8 avril)

> Me voilà confiné avec Marcel Proust, lui qui fit de son confinement un chef-d'œuvre. Moi, bien plus modestement, j'en ai écrit un roman. […] Fin de deux ans de confinement, du temps où l'on utilisait abusivement ce terme pour désigner ce rendez-vous fébrile quotidien avec son texte. (Picouly, 25 mars)

En même temps, ils sont parmi les premiers à noter une nouvelle dimension de l'espace public, à exprimer efficacement et poétiquement la nouvelle relation douloureuse instaurée par la dichotomie espace privé/public, la dynamique conflictuelle instaurée par la frontière de la distance – ou plutôt de la *distanciation* :

> En ce moment, je passe beaucoup plus de ce temps dans le dictionnaire, ne serait-ce que pour comprendre pourquoi je suis bêtement agacé de voir la *distance* remplacée par la *distanciation* : ce recul, ce détachement pris par rapport à quelqu'un ou quelque chose […]. J'écris la majeure partie de mon temps et je m'étonne tout à coup que ce texte n'en rende pas compte. Peut-être qu'un journal de confinement doit d'abord commencer par une purge. La purge de ce qui nous

5 Claude Bonnafont invoque la distinction entre journaux-planètes, que l'histoire a fixés, et journaux-satellites « trop épisodiques ou trop ternes ou encore trop secrets pour que l'histoire s'en empare et les retienne » (28).

6 Une analyse stylistique pourrait être entreprise pour examiner les valeurs polysémiques, culturelles, symboliques, poétiques, du terme « confinement », repris, déformé, exploité, ironisé sous la plume des littérateurs de notre corpus qui parlent de « confinitude » (Picouly), « continents, confins, confinement » (Laurent), « les cocovid […] têtes brûlées qui sortent du confinement » (Patel).

7 Maurice Chapelan qualifie ainsi les diaristes célèbres inclus dans son anthologie : « Rétractiles parce qu'à ce point vulnérables, ils se replient sur soi, comme l'escargot, et recherchent la solitude » (21).

> inquiète vraiment et qu'on distrait de mille activités. Je dis "nous", ce doit être un effet de la distanciation car il s'agit de "moi". (Picouly, 25 mars)

La conscience de l'écrivain est rapide à saisir la dialectique du vide/présentiel reconfigurée par l'abstraction, le vide autour de soi rempli par la technologie, la présence des malades et des morts qu'on ne constate que par « le pouvoir des chiffres en leur abstraction » (Thomas, 3 avril). La technologie donnerait donc les premiers traits spécifiques à l'espace configuré dans le journal intime de littérateur en temps de crise, le distinguant ainsi du journal d'écrivain des époques historiques précédentes :

> Le numérique, sur les excès duquel j'ai beaucoup travaillé, donne le sentiment de sauver l'économie en permettant le télétravail et en démontrant que beaucoup de réunions et de déplacement sont inutiles. (Dugain, 24 mars)

> C'est une chance d'avoir Internet, d'entendre les voix, de voir les visages en temps réel. Mais ça ne remplace pas. Ça n'empêche pas que les proches manquent. (Message, 2 avril)

Traditionnellement analysés en binôme, les deux axes de l'espace et du temps n'ont pas la même portée dans notre corpus. S'il est important de réfléchir à la temporalité (publication séquentielle réglée par le rythme de parution dans la presse en ligne et virtuellement accessible sur internet à perpétuité), toujours est-il que dans les textes étudiés, le concept d'espace l'emporte sur le temps : la division chronologique ou la datation sont des traits inhérents à tout journal, tandis que *l'espace confiné* est une condition sine qua non de la genèse des textes du corpus. L'espace prévaut donc sur le temps. À cela concourent aussi les conditions qui actualisent l'acte d'écrire : la temporalité est celle qui rend possible l'écriture (on a tout le temps pour écrire), mais la spatialité représente le sujet de l'écriture, puisque le diariste s'attache à décrire son espace environnant, souvent hyperbolisé, symbolique, anthropomorphisé : « Chez moi tout devient un univers, comme si ces 75 mètres carrés s'étaient agrandis et articulés encore un peu plus en lieux, sous-lieux et sous-sous-lieux. Les objets pareils à des totems, des monuments. Les livres empilés par terre pareils à des massifs rocheux à sommet plat… » (Pecoraro, 7 avril).

Si le temps perd en importance parce qu'il se fond dans l'incertitude (on ne sait pas quand la pandémie prendra fin), l'espace est toujours là, mais sujet à la subjectivisation, visible, plus apte à se faire remplir (« meubler le temps », écrivait dans sa chronique du 10 avril Shenaz Patel) par des objets, des êtres, des images. Le temps perd sa dimension subjective : on ne commente ni on ne se lamente plus sur le passage trop lent/rapide du temps, on perd la notion du temps : « Cinquième ou sixième semaine de coronavirus, je ne sais pas » (Pecoraro, 7 avril). Pour la date, on se rapporte à la presse qui, elle, place le lecteur et le diariste toujours dans l'*aujourd'hui*, avec le *maintenant* perpétuel du journal intime se trouvant dans l'introduction de chaque entrée du corpus : « Dans ce journal… aujourd'hui… ». Dans ce format de la chronique de confinement, la référence temporelle opère aussi une invocation du passé lorsqu'on indique les œuvres de succès des diaristes :

> Aujourd'hui, Vincent Message, auteur du récent et entêtant "Cora dans la spirale" (Seuil 2019), livre un puissant appel… (2 avril).

> Aujourd'hui et demain, Caroline Laurent ("Rivage de la colère"). On aurait pu titrer son très beau texte "Manque de peaux", mais "Peaux de chagrin" marche aussi très bien. (30 mars)

> Aujourd'hui, Chantal Thomas ("Souvenirs de la marée basse", "L'Échange des princesses", "Comment supporter sa liberté"…) rêve d'une Corona en Arizona… (3 avril)

Le temporel se place ainsi en marge du texte (en *péritexte*, selon l'intention des publicistes), tandis que l'espace occupe une place de rang dans l'*imaginaire* de l'auteur. Selon chaque diariste, cet imaginaire est lui aussi marqué par la situation de crise de 2020, et il revient au lecteur des journaux de déterminer les différents degrés de l'impact de la crise sur l'imaginaire littéraire de ces diaristes.

Rapportée à la notion d'espace (espace où se conçoit le texte ou espace dont parle le texte), la distinction entre journal intime et journal intime de confinement se traduit par la distinction entre réclusion et confinement, en d'autres termes la distanciation volontaire ou imposée. La distanciation prend un sens particulier, inquiétant pendant la Covid-19 : « je suis bêtement agacé de voir la *distance* remplacée par la *distanciation* : ce recul, ce détachement pris par rapport à quelqu'un ou quelque chose » (Picouly, 25 mars). La réclusion est la stratégie des écrivains rétractiles qui abandonnent sans regret le tumulte de la société, pour écrire ou pour au moins méditer sur soi. C'est en quelque sorte le cas de tous les créateurs : « Le confinement, c'est la condition rêvée des écrivains », affirmait de manière optimiste Lydie Salvayre dans une entrevue. Mais le confinement de 2020 est l'abandon imposé ; en apparence, pour les écrivain.e.s confiné.e.s, rien ne change, ils jouissent de la même solitude propice à la création, sauf que l'initiative ne leur appartient pas, ce qui cause l'angoisse associée à la situation de crise, que chacun vit à sa manière :

> … je passais de toute façon la plus grande partie de la journée à lire et à écrire. Ce qui s'allonge curieusement c'est le temps de la pensée. (Dugain, 24 mars)

> Là, je ne comprenais pas pourquoi je bloquais à ce point. Je n'arrivais même pas à faire des blagues. *"Une comédie sur le Covid, c'est ça qu'il va falloir, ah, ah, les gens vont en avoir besoin !"* J'aurais dû être en train de bombarder les producteurs avec qui je travaillais de propositions de scénar : *"C'est clair que si on est malin, on peut faire un carton énorme",* cela ne me venait pas. (Ravalec, 27 mars)

En réfléchissant au « temps de la pensée » qui conduit l'écrivain à l'écriture du journal intime, on comprend mieux la définition de Blanchot : « le Journal enracine le mouvement d'écrire dans le temps » (Blanchot 20). Nous y voyons comme terme-clé non pas le temps, mais l'*enracinement*, l'ancrage solide dans un espace (confiné), condition indispensable d'un acte d'écrire fondé sur l'horizon fuyant, la méditation, la rêverie. La démarche – sortir de l'espace confiné par le moyen de l'imaginaire – n'est pas nouvelle, et d'autres écrivains l'ont exploitée avec succès en temps de crise personnelle. Emprisonné dans sa cellule, Xavier de Maistre écrivait en 1794 dans son *Voyage autour de ma chambre* :

> Qu'on n'aille pas croire qu'au lieu de tenir ma parole, en donnant la description de mon voyage autour de ma chambre, je bats la campagne pour me tirer d'affaire, on se tromperait fort, car mon voyage continue réellement ; et pendant que mon âme, se repliant sur elle-même, parcourait, dans le chapitre précédent, les détours tortueux de la métaphysique, – j'étais dans mon fauteuil… (Maistre 32)

Au XXIe siècle, la relation implicite entre confinement et enracinement dans l'espace physique limité se traduit toujours par la recherche d'évasion par d'autres moyens, mais l'imaginaire littéraire a en plus l'option de l'abstraction par le moyen de la technologie. C'est en raison des nouvelles diffusées à l'échelle mondiale, facilement accessibles à tout moment, que la crise historique-pandémique inspire une pléiade de journaux de confinement où le repli sur soi passe en arrière-plan, pour laisser la place à la volonté de témoignage et à l'expression de la solidarité. Dans le journal intime d'écrivain en temps de crise, l'imaginaire littéraire se laisse régir par la volonté de s'engager, d'où s'ensuit un discours assumant une parole collective :

> "Journal intime", parce que je n'ai rien à dire sur les mesures que prend le gouvernement, sur les polémiques autour d'une médication appropriée etc. […], ce n'est pas de ma compétence. En revanche, exprimer mon ressenti qui peut être à des nuances près celui de tous mes compatriotes et de tous les êtres humains à travers le monde sous la menace du virus, oui, c'est possible. (Pennetier, 15 avril)

Pour revenir à la distanciation en temps de confinement imposé, elle pose clairement des limites entre espace privé/public, où la sphère de l'intimité devient redoutable. Dans le cadre privé, on s'enracine, comme on l'a vu, afin d'optimiser l'acte d'écriture du journal. Dans son habitat, le regard du diariste en situation habituelle tendait à simplifier au maximum ce qui « meuble le temps », au point de rendre transparents ou invisibles les objets autour de soi afin de privilégier l'introspection. Pour les écrivain.e.s-diaristes de notre corpus, l'introspection cède la place à l'inspection minutieuse de l'habitat, de tout espace visible à travers une fenêtre-écran. Plus il y a d'objets dans l'espace visible, plus il y a de noyaux de description : « Je regarde, près de mon écran d'ordinateur, mon Thermos de thé, d'où pendouille au cou une étiquette « Earl Grey », et mon gobelet de carton « Café Richard 1892 » (Picouly, 25 mars). Pour Isabelle Monnin, l'espace vu de la fenêtre de sa cuisine, au troisième étage, devient prétexte pour une chronique qui décrit dans une seule phrase de 1042 mots ce qui s'y passe pendant trente minutes.

En temps de coronavirus, l'espace public devenu quasi-inaccessible est ressenti par les diaristes comme un spectacle inédit et inquiétant. Christophe Boltanski, en observateur lucide qui sort de chez soi de temps en temps, note dans sa chronique des « instantanés », commentés avec sarcasme et amusement, des réactions inattendues provoquées par le maintien de la distanciation, qu'il est le seul à surprendre parce qu'il est le seul à regarder autour de soi, plus loin que son espace personnel : « Pas un mot, pas un geste, pas même un coup d'œil. Durant ce bref instant, nous ne sommes plus de simples passants, mais des sécréteurs de salive, des aérosols vivants, deux bouillons de culture » (Boltanski, 1er avril).

L'espace public, déserté par la présence humaine, devient une boîte de résonnance qui amplifie au maximum les sons raréfiés, et par conséquent perçus comme violents, les alarmes, les cris, tous les bruits, ce qui nous permet d'invoquer un motif commun dans tous les textes du corpus : la disparition des bruits. Tous les diaristes notent l'absence des signaux sonores qui annonçaient les signes de vie, l'agitation quotidienne, la proximité des autres :

> … toute cette atmosphère hyper étrange, lorsqu'on circulait à vélo, de ces rues désertes, de ces rares gens masqués […], avec ce silence si reposant. (Ravalec, 27 mars)

> Avec le Covid, la planète refroidit. […] Le bruit semble aussi s'être évaporé, même les rumeurs lointaines ont cédé à la maladie, et on redécouvre dans les villes comme à la campagne que la nature sans nous a sa propre voix. (Dugain, 24 mars)

> Dans ce silence écrasant, ponctué par les sirènes des ambulances, on accueille avec soulagement les moindres signes de vie, les pleurs d'un enfant derrière une grille, plus loin, le frottement d'un chiffon sur une vitre. Chaque bruit se détache comme s'il avait été amplifié par un bruiteur de cinéma. (Boltanski, 1er avril)

L'espace public, espace de la cité, de l'agora, qui se dénude ainsi de ses battements de cœur est de nature à inspirer l'angoisse du diariste-observateur qui du coup note son malaise : « trop s'abandonner à ce calme était une voie trompeuse […] On risquait de ne pas se réveiller » (Ravalec, 27 mars). Devant la menace du virus, la dichotomie privé/public se fond pour signaler le risque de contamination qui plane sur tout espace physique : « Pour nous séparer de l'épidémie de Covid-19, la géographie ni les frontières ne servent plus à rien » (Thomas, 3 avril). Suite à ce constat, les auteurs-diaristes se concentrent sur une

autre dimension de l'espace, le numérique. Parlant des journaux d'écrivain sous l'Occupation, D. Ball les appelait des « chroniques de la vie du diariste et de celle d'un peuple » (104). Pour les journaux d'écrivain écrits pendant la pandémie de Covid-19 et publiés en ligne, on peut paraphraser cette idée pour parler de chroniques de la vie des diaristes et d'une planète. Pour l'occasion, les diaristes-écrivain.e.s se présentent en 2020 dans l'espace numérique – qui oppose désormais *virtuel* et *public-privé* – de la même manière qu'ils le feraient dans la presse écrite.

Cependant, l'effacement de la frontière entre espace privé-public en temps de coronavirus, ajouté au format numérique de leur texte, ouvre la voie aux répliques instantanées sur les sites des publications et surtout aux messages sur les forums et médias sociaux. Les journalistes et les critiques ont vite commenté le cas des journaux de confinement de Leïla Slimani et de Marie Darrieussecq, publiés en mars-avril 2020 (sites web du *Monde* et, respectivement, du *Point*). Les deux publications ont provoqué une avalanche de remarques négatives, qu'on a tenté de comprendre de la perspective de la sociologie de la littérature. Fuyant la métropole en voie de confinement pour s'installer au Pays Basque chez ses parents, Darrieussecq fait certainement déclencher un sentiment d'inégalité sociale en écrivant : « Nous planquons au garage notre voiture immatriculée à Paris » (19 mars). À son tour, Slimani annule sa tournée de publicité et s'installe dans sa maison de Normandie : « … je suis à la campagne, dans la maison où je passe tous mes week-ends depuis des années » (18 mars). La nouvelle de ces retraites devant les inquiétantes avances de la pandémie est reçue comme une trahison, pourtant basée sur des critères non-objectifs, selon Obergöker : « Ni le journal de Slimani ni celui de Darrieussecq ne contiennent des éléments offensants, perturbants, pourtant leur réception était des plus problématiques. Sur les réseaux sociaux les critiques fusaient, leur reprochant une approche "bourgeoise", une romantisation de leur privilège de classe, une écriture mièvre, une édulcoration d'une expérience insupportable pour d'aucuns » (373). Il s'agit là d'un phénomène de réception de l'œuvre et d'un acte de nouvelle sociabilité configurée dans et par l'espace virtuel. Comme l'explique T. Obergöker, il faut voir dans les critiques virulentes à l'adresse des deux auteures « une certaine désacralisation de la figure de l'écrivain qui, devenu "people" comme un autre, est sujette à la même vindicte populaire que les stars affichant de manière trop ostensible leur bien-être matériel » (378). Nous y ajouterons l'idée que la réception négative de ces textes ne restera pas sans effet sur la publication des journaux intimes d'écrivain, d'autant moins en format numérique. On risque même paradoxalement que l'avènement de la technologie ramène les journaux d'écrivain à la pratique de la publication posthume, par crainte des conséquences néfastes d'une réception trop sévère de l'œuvre.

Conclusion

Tandis que le concept d'espace change de configuration pendant le processus d'écriture et de publication, et que le statut même des diaristes subit des transformations, ce qui reste constant est le rôle de l'imaginaire littéraire dans l'élaboration de ces textes qui illustrent une catégorie à part du journal intime, le journal d'écrivain en temps de crise. Réunies sous un titre commun, dans un espace éditorial commun et sous une même contrainte de longueur (5000 signes – un autre facteur qui façonne l'expression littéraire sous une autre dimension de l'espace), les chroniques de notre corpus révèlent une série de traits partagés qui feront l'objet d'une analyse ultérieure : la prolifération des références culturelles, pratique commune à valeur thérapeutique ; le discours d'engagement et la parole collective ; des actualisations rapprochées du pathos du deuil, de la douleur, de la mort ; le champ lexical de la guerre ou sa version plus atténuée, de la compétition sportive ; le statut de l'énonciateur observateur d'un monde-spectacle ; les topiques métadiscursives ; le recours aux figures du discours qui privilégient la métaphore, pour exprimer une réalité inédite et incongrue.

Explicite ou non, admis ou voilé, le sentiment unanimement éprouvé par les auteur.e.s des pages du journal de confinement à plusieurs mains est le malaise qu'on avoue le plus souvent de manière directe : « l'angoisse spécifique, asphyxiante, où me jette récurremment cette pandémie du coronavirus » (Reinhardt, 8 avril). Littérateurs, cinéastes, artistes, visionnaires, les signataires des journaux de confinement sont accablés par la nouvelle réalité, tellement affligés par la vague des sentiments que leur consommation d'art en est affectée – certains cessent de lire, d'autres redoublent leurs lectures mais arrêtent d'écrire, d'autres encore écrivent pour extérioriser leurs peurs ou pour donner cours à leur colère. La crise du coronavirus les frappe initialement d'une « paralysie scripturale » (Huston) à laquelle la parole diariste offre une échappatoire apte à répondre au besoin d'introspection et à la volonté de témoigner tout en s'engageant. La parole créatrice de ces écrivain.e.s est affectée par les circonstances, mais l'imaginaire littéraire tient un discours diariste qui puise à la source des mêmes moyens qui alimentaient leur discours de fiction, afin de créer une nouvelle conception de l'espace, dans ses multiples acceptions réelles et discursives.

King's University College at Western University

OUVRAGES CITÉS

Corpus principal :

Pour consulter l'ensemble des articles : *Télérama* : n.p. Web. 23 mars – 10 avril 2020. https://www.telerama.fr/tag/journal-du-confinement-a-plusieurs-mains

On y trouvera, en ordre chronologique :

Dugain, Marc. « J'imagine déjà tous les livres qui vont débarquer cet automne. » 23 mars 2020.

----. « Avec le Covid, la planète refroidit. » 24 mars 2020.

Picouly, Daniel. « Proust, Brecht, "Le Guépard" et une Peugeot 508. » 25 mars 2020.

Ravalec, Vincent. « Qui étions-nous, finalement, sans Barilla nº 5 au supermarché ? » 26 mars 2020.

----. « Il y a eu le corona, et donc… » 27 mars 2020.

Laurent, Caroline. « Peaux de chagrin. » 30 mars 2020.

Boltanski, Christophe. « Je supporte mal de traiter l'autre comme une menace. » 1er avril 2020.

Message, Vincent. « Combattre de toutes nos forces pour que l'après ne soit pas l'avant. » 2 avril 2020.

Thomas, Chantal. « Le pouvoir des chiffres en leur abstraction est renforcé par l'invisibilité des corps malades. » 3 avril 2020.

Monnin, Isabelle. « Tentative d'épuisement d'un espace-temps. » 6 avril 2020.

Pecoraro, Francesco. Trad. de l'italien Marc Lesage. « Je vois la ville autour de moi, mais c'est comme si elle avait disparu. » 7 avril 2020.

Reinhardt, Éric. « Le septentrion en surplomb du Pré-Saint-Gervais. » 8 avril 2020.

----. « 7 lettres, un vide, 7 lettres. » 9 avril 2020.

Patel, Shenaz. « Nos vies d'oiseaux… minuscules, fragiles, obstinées, espérantes. » 10 avril 2020.

Corpus secondaire :

Darrieussecq, Marie. « Nous planquons au garage notre voiture immatriculée à Paris. » *Le Point* : n.p. Web. 19 mars 2020.

Fleury, Cynthia. « Journal d'une confinée. » *Télérama* : n.p. Web. 19 mars – 11 mai 2020.

Gillet Caroline, « Journal transnational et sonore par temps du corona. » Podcast. https://soundcloud.com/journal-intime-collectif.

Pennetier, Michel. « Journal intime au temps du coronavirus. » *Madinin'art* : n.p. Web. 15 avril 2020.

Slimani, Leïla. « Le journal de confinement de Leïla Slimani. » *Le Monde* : n.p. Web. 18-24 mars 2020

Études critiques, références citées :

Ball, David. « L'intime et l'histoire : deux journaux personnels sous l'Occupation. » *Raison présente* 145.1 (2003) : 103-126. Web. 16 mars 2021.

Barthes, Roland. « Alain Girard : Le Journal intime. », *Œuvres Complètes,* édition établie et présentée par Éric Marty, tome 2, 1962-1967. Paris : Seuil, 2002.

Blanchot, Maurice. *Le livre à venir.* Paris : Gallimard, 1959.

Bonnafont, Claude. *Écrire son journal intime.* Paris : Editions Retz, 1982.

Braud, Michel. « "Le présent du monde". Pespectives sur le journal d'écrivain du XIXe au XXIe siècle. » *Revue d'histoire littéraire de la France* 1 (janv.-mars 2020) : 159-174.

Camarade, Hélène. « Le journal intime, un genre propice à l'écriture contemporaine de la Shoah. » *Revue d'histoire de la Shoah* 201.2 (2014) : 77-102.

Chapelan, Maurice. *Anthologie du journal intime : témoins d'eux-mêmes*. Paris : R. Laffont, 1947.

Hénaff, Nolwenn. « Blog : un journal intime comme mémoire de soi. » *Conserveries mémorielles* 10 (2011) : n. pag. 15 août 2011. Web 25 juin 2021.

Huston, Nancy. « Brutalement, en moi, l'écriture s'est tue. » Nouvel Obs : n.p. Web. 15 avril 2020.

Kunz Westerhoff, Dominique. « Le journal intime. Méthodes et problèmes. » 2005. Web. Juin 2021.

Lahire, Bernard. « De la réflexivité dans la vie quotidienne : journal personnel, autobiographie et autres écritures de soi. » *Sociologie et sociétés* 40.2 (2008) : 165-179. Web. 17 juin 2021.

Lecarme, Jacques et Eliane Lecarme-Tabone. *L'autobiographie*. Paris : Armand Collin, 1997.

Lis, Jerzy. « Le journal d'écrivain – œuvre d'imagination ou témoignage ? Sur le discours préfaciel. » *Tangences* 45 (1994) : 125-131. Web. 20 juin 2021.

Maistre, Xavier de. *Voyage autour de ma chambre*. Paris : Ed. A. Quantin, 1882.

Marty, Éric. *L'écriture du jour : le Journal d'André Gide*. Paris : Seuil, 1985.

Meslin, Mathilde. « Caroline Gillet, de France Inter, met en ligne des témoignages de confinés du monde entier. » Télérama : n.p. Web. 27 mars 2020.

Obergöker, Timo. « Les journaux de confinement de Leïla Slimani et de Marie Darrieussecq – Histoire d'un malentendu. » *Philologie im Netz Beihefte* 24 (2020) : 371-382. Web. 17 juin 2021.

Rosier, Laurence. « Réflexions autour des journaux de confinement. » *La Revue nouvelle* 3 (2020) : 99-104.